

Date de soumission : 01/12/2019

Date d'acceptation : 03/12/2019

Date de publication : 05/01/2020

L'HUMOUR COMME STRATÉGIE DE DÉPASSEMENT DES FRONTIÈRES DANS UNE ANNÉE CHEZ LES FRANÇAIS DE FOUAD LAROUÏ

HUMOR AS A BORDER-CROSSING STRATEGY IN UNE ANNÉE CHEZ LES FRANÇAIS OF FOUAD LAROUÏ

Sabrina FATMI

Université d'Alger 2 / Algérie

sabrina.fatmi16@gmail.com

Résumé : Fouad Laroui est un romancier reconnu dans le domaine des lettres bien qu'il soit polytechnicien avant tout. Grâce à des écrits d'une grande densité et de qualité littéraire, il s'inscrit dans la lignée des écrivains qui réussissent à produire une image parlante et vive de la société moderne. Dans cet essai, nous tenterons de nous pencher sur *Une année chez les Français*, roman qui donne à lire une réalité complexe sous le prisme du regard intérieur d'un enfant de 10 ans. Il serait intéressant de tenter de voir comment à partir d'un espace aussi clos que le lycée Lyautey (appelé aussi *La Mission culturelle française*), l'auteur déconstruit un espace plus large, un territoire identitaire plus complexe, celui de « l'entre-deux ».

Mots-clés : Laroui, humour, entre-deux, interculturel, frontières.

Abstract : Fouad Laroui is a well-known novelist in the field of literature, although he is a polytechnician first and foremost. Thanks to high density and literary quality writings, it is in the tradition of writers who succeed in producing a lively and lively image of modern society. In this essay, we will try to look at *A year in the French*, novel that gives to read a complex reality under the prism of the inner look of a child of 10 years. It would be interesting to try to see how from a space as closed as Lyautey high school (also called *The French Cultural Mission*), the author deconstructs a larger space, a more complex identity territory, that of « the in-between ».

Keywords : Laroui, humor, in-between, intercultural, borders.

* * *

Fouad Laroui est un romancier reconnu dans le domaine des lettres bien qu'il soit polytechnicien avant tout. Grâce à des écrits d'une grande densité et de qualité littéraire, il s'inscrit dans la lignée des écrivains qui réussissent à produire une image parlante et vive de la société moderne.

Dans cet essai, nous tenterons de nous pencher sur *Une année chez les Français* (Julliard, 2010), roman qui donne à lire une réalité complexe sous le prisme du regard intérieur, certainement critique, sans aucun doute humoristique, d'un enfant de 10 ans. Il serait intéressant de tenter de voir comment, à partir d'un espace aussi clos que le lycée Lyautey (appelé aussi *La Mission culturelle française*), l'auteur déconstruit un espace plus large, un territoire identitaire plus complexe, celui de « l'entre-deux ».

Le roman ciblé offre une peinture d'un univers où se côtoient plusieurs origines et appartenances culturelles. Le héros y est un petit garçon partagé entre un dedans et un dehors diamétralement opposés. Le dedans, représenté par la famille et notamment la mère qui incarne et apporte la culture marocaine. Le dehors, quant à lui, est pris en charge par ses camarades et enseignants de son lycée français. Le petit garçon reçoit donc de l'extérieur une culture française qui se mélange à la culture marocaine préalablement présente chez lui.

Fouad Laroui choisit le registre de l'humour pour rendre compte de la complexité de cette situation binaire. Celle d'un entre-deux s'imposant dès le commencement d'un texte qui s'ouvre sur le mode de la farce et du vaudeville. Le lecteur y découvre alors, au même temps que le surveillant de l'établissement français, le personnage principal de l'histoire, Mehdi Khatib.

Brillant élève, boursier du gouvernement français et admis au lycée français de Casablanca, l'enfant arrive de sa ville natale Beni Mellal et se présente au vestibule de l'école au même moment que deux dindons. L'agent de réception, intrigué, se demande : « que faisaient-ils (les dindons) ici, dans un lycée de la Mission universitaire et culturelle française ? »¹. Et ce n'est pas la personnalité du personnage-enfant qui va l'éclairer puisque Mehdi Khatib, pour sa première journée à l'établissement, ne prononcera aucun mot. Au contraire, il

baissa la tête sans répondre. Peut-être ne comprenait-il pas ce qu'on lui disait ? Miloud (le surveillant), penché sur le comptoir, ne vit plus qu'une chevelure noire, un peu frisée, qui, à cause de la perspective plongeante, semblait faire tache sur le sol. Celui-là était incontestablement marocain. Tous les français étaient blonds, savait Miloud...².

De sa ville natale dans l'Atlas marocain au lycée Lyautey de Casablanca, cet enfant peu bavard, timide et discret, va pourtant révéler, tout au long du roman et par touches successives, ses impressions et une vision du monde qui lui est propre. Dans sa relation avec l'Autre, c'est la quête de soi qui sera mise en scène ainsi que la sempiternelle question : Qui suis-je ?

Le nouvel espace de vie de l'enfant lui apparaît, à plusieurs niveaux, fluctuant et incompréhensible. D'abord, parce que c'est un enfant qui se cherche et qui tente de saisir le monde qui l'entoure. Ensuite, parce qu'il y a une mise en perspectives des questionnements d'un enfant déchiré entre deux cultures. Déchirement découlant de la prise de conscience de l'écart qui le maintient à mi-chemin entre une culture qui n'est plus vraiment la sienne et qui conserve toujours ses zones d'ombre ; et une autre qui tarde à l'adopter.

A travers des épisodes cocasses, la voix de l'enfant s'élève pour retracer un tiraillement entre les deux mondes. Nous tenterons ici de voir ce qui relève de la technique humoristique dans l'œuvre de retenue afin d'en découvrir la ou les portées. Nous verrons, dans un premier temps, dans quelle mesure le roman joue avec la notion d'écart (culturel

¹ p. 11

² p. 10

d'abord, linguistique ensuite) avant de mettre en relief les caractéristiques principales de la situation « décalé » de l'entre-deux, par la suite.

1- Rire par l'écart

Dans son ouvrage sur le comique, Jean Emelina décrit ce qui provoque le rire ainsi:

On pourrait dire du risible qu'il est à sa façon, comme le style selon la linguistique saussurienne, un écart ; non pas un écart-prouesse, non pas écart agréé ou prestigieux, mais un écart-faute, « gaffe », « impair », « verrue », « maladresse », « pataquès », « folie », « extravagance », « écart » de conduite, de raisonnement, de langage. De même que le degré de littérarité ou de « poéticité » d'un texte peut être fonction de l'importance des transformations opérées par l'écrivain sur le matériau linguistique ; de même le degré de « comicité » d'une scène vécue ou représentée peut être fonction de l'importance des anomalies offertes au regard du destinataire.³

Le rire surgit donc d'un écart, d'une déviation, d'une anomalie par rapport à une certaine norme que le critique définit comme « ce qui est considéré comme l'usage, le comportement attendu et prévisible dans un lieu, un milieu et un temps particulier »⁴.

La norme, dans le roman, dépend de la dominance culturelle présente dans le lycée Lyautey. Il s'agit de la culture française traditionnelle représentative d'un idéal de la classe moyenne voire bourgeoise. Cette culture dominante, qui est incarnée par le directeur du lycée, certains instituteurs ou la famille des « Bergers » par exemple, est à l'opposé de la culture maghrébine traditionnelle, telle qu'elle est pratiquée au Maroc et fixée dans les comportements ou les discours de la mère, de Miloud le surveillant ou de Mokhtar le villageois.

L'originalité du roman de Fouad Laroui repose justement sur un héros qui se définit essentiellement en termes d'écart en matière sociale et linguistique. Il appartient à une couche de population dévalorisée (par rapport à ses camarades de classe par exemple) et vit en marge de la société, son village, où il n'a pas d'amis. En tant qu'enfant, il incarne aussi l'écart par rapport aux adultes ; bien souvent, il étonne par une logique cartésienne inattendue chez un enfant de son âge.

Si les scènes du roman sont amusantes, c'est en grande partie grâce au bon sens dont fait preuve cet enfant-personnage. Les répliques de Mehdi Khatib étonnent et font sourire le lecteur surpris par ses capacités rationnelles. Quelques exemples à citer :

Comment t'appelles-tu ?

Mehdi Khatibi.

- Et les dindons ?
- Sais pas comment ils s'appellent, (...)
- petit nigaud ! je ne te demande pas leurs noms, je te demande ce qu'ils font là. Ils sont à toi ?⁵

Ou encore quand le petit garçon a tardé à se lever un beau matin, et au surveillant du dortoir de le secouer ironiquement:

Tout va bien, Petit Breton ? Vous n'avez besoin de rien ?

Le ton était sarcastique mais Mehdi ne le perçut pas. Mal réveillé, il répondit :

- Je n'ai rien à lire, m'sieur.⁶

³ Jean Emelina, *Le comique, Essai d'interprétation générale*, CDU- SEDES, Paris, 1991, pp. 45-46

⁴ Op. cit, pp. 46-47

⁵ p. 14

Aussi, le petit Mehdi surprend par ses connaissances infuses. Affichant un amour effréné pour le livre, son mimétisme linguistique (il ne rate aucune occasion d'utiliser un nouveau mot ou une nouvelle expression apprise de ses lectures ou de ses enseignants) traduit souvent son désir d'être grand et indépendant. A cette double faculté, logique et savante, d'enfant venu de milieu social défavorisé, s'ajoute celle d'un enfant tiraillée entre deux cultures qui le maintiennent à distance et exigent qu'il fasse ses preuves avant de l'intégrer. Ainsi, il incarne un double écart par rapport à « la norme » du lycée et par rapport à celle de ses parents.

L'humour, dans *Une année chez les français*, repose donc en grande partie sur le traitement de cet écart culturel. Malgré une première initiation aux codes de la société française -qui s'est faite grâce aux lectures de l'enfant, les confrontations avec un entourage français réel cette fois-ci ne tarderont pas à le mettre face à des situations de décalage entre ses réactions et ce qui est normalement attendu. Le rire est provoqué dans des situations cocasses, en elles-mêmes amusantes, parce qu'elles réunissent des réalités antithétiques, en total décalage les unes par rapport aux autres. Situations dont la dimension comique tient essentiellement à la vision innocente et naïve du jeune personnage-enfant. Naïveté qu'évoque Jean Sareil, dans *L'écriture comique*, et dont il distingue deux figures. Il écrit que « *le naïf est soit un jeune homme, soit un étranger, c'est-à-dire un individu qui cherche légitimement à s'instruire.* »⁷. Au dupe persuadé d'avoir raison, il oppose le naïf « *intelligent en dépit de son ingénuité* »⁸.

Mehdi Khatib, s'approche clairement des deux types cités. Alliant à la fois jeunesse et origine étrangère (différente) ; force est de constater que, loin de se complaire dans son ingénuité, il cherche non seulement à apprendre au plus vite, mais fait parfois semblant de faire comme s'il savait afin d'effacer cette étiquette de non-initié des codes sociaux en vigueur et d'annihiler sa différence. En témoigne ce passage où l'enfant découvre de manière empirique le code qui régit un entourage dominant :

(Mme Berger):

-Il y a aussi du Viadox⁹ dilué, c'est bon pour la santé mais je suppose que tu n'aimes pas ça ?

Viadox ? Qu'est ce que c'est que ça ? Mehdi n'a jamais entendu ce nom mais... bien sûr qu'il aime ça ! Pour qui le prend-on ? Pour un ignorant, un timide ? Un bledard ?

-Viadox s'il vous plait, murmura-t-il.

[...]

La France l'observe. Sera-t-il à la hauteur ? Il vide son verre doucement en essayant de noyer l'horrible liquide dans une salive qu'il essaye de produire en quantité - mais ses glandes, indignées, refusent toute coopération. D'une punition imméritée.¹⁰

L'apprentissage de la vie est donc une première source de situations risibles qui font surgir le rire d'un décalage entre une norme codifiée et sa pratique maladroite. Nous pouvons rappeler la scène du pyjama rose généreusement offert par Mme Benarroch, la lingère, voyant le trousseau du petit nouveau incomplet. Ce qui cause un grand malaise au garçon

⁶ p. 70

⁷ PUF, Paris, 1984, p. 74

⁸ Idem.

⁹ Assaisonnement pour viande.

¹⁰ p. 220

qui se demande comment mettre « cet horrible vêtement rose » dans le dortoir de jeunes garçons sans déclencher l'hilarité générale. Ou la scène du premier jour à la cantine où « tout le monde se servit sauf Mehdi, qui n'osa pas esquisser le moindre geste ; c'était toujours sa mère qui les servait, à Beni-Mellal. Il ne mangea rien et personne ne fit attention à lui. »¹¹

Ou encore, celle où l'enfant tente de goûter la charcuterie de porc qu'il a fini par recracher et cacher discrètement sous la moquette tapissant le sol. Pour se donner bonne conscience, il pense que « Dieu ne peut quand même pas perdre son temps à le regarder faire ses besoins ! Et, tant qu'on y est, pourquoi Dieu le regarderaient manger, ce qui est la même chose mais à l'envers »¹² !

Le livre est ainsi parsemé de scènes relativement cocasses, mélangeant des réalités antinomiques, unissant des extrêmes opposés, qui, nous semble-t-il, sont directement liés à cette marge dans laquelle évoluent les différents personnages. Des personnages tous aussi décalés les uns que les autres et trainant chacun d'eux un parcours de vie différent. Des français vivant au Maroc aux marocains évoluant dans un établissement français, ils contribuent tous à l'évolution des clichés et des préjugés que se font les uns des autres. Il y a Dumont le facho, Régnier le prolétaire, Bouchta l'ancien militaire, Morel le pied-noir... chacun participe à sa façon à mêler l'enfant non seulement dans des situations inextricables mais aussi au milieu de registres langagiers différents.

2- Rire par les jeux langagiers

En effet, en matière de langue, l'absence de compréhension creuse encore l'écart existant entre Mehdi du reste des personnages, de sorte qu'un simple dialogue, aussi banal qu'il fut, provoque le sourire. Le Directeur de l'établissement, Monsieur Lombard, indiquant l'emplacement du réfectoire déclare : « tu trouveras facilement, tu n'auras qu'à te laisser guider par l'odeur du hachis Parmentier. L'odeur du ...quoi »¹³ s'interroge Mehdi. Ou encore lorsque Mme Benarroch lui demande : « où est ton nom ? [...] Tu as quand même un patronyme ? Mehdi regardait le sol (c'était quoi un pâtre onime ?) »¹⁴ réfléchissait-il.

En non-initié, l'enfant ne manque pas de reprendre parfois une expression qu'il ne connaît pas, en essayant de la comprendre dans son sens premier et naïf. Nous vient à l'esprit cette scène où le cuisinier dépose une louche de purée dans l'assiette de Mehdi : « C'est du hachis Parmentier, ça tient bien au corps. (...) ça voulait dire quoi « ça tient bien au corps ? » comment faisait-elle, la purée, pour « tenir » quoi que ce soit ? Elle s'agrippait aux parois, dans l'estomac ? (...) et puis qui est Parmentier »¹⁵ se demande encore l'enfant.

Ou encore quand il ignorait ce que voulait dire « heure de colle », qu'allait-on coller à quoi ?¹⁶

Ce décalage langagier n'existe pas uniquement vis-à-vis de la langue française mais également en rapport avec la langue arabe que Mehdi ne maîtrise pas non plus (nous comprenons qu'il est berbère -chleuh). En témoigne la scène où Mokhtar, le parent chargé

¹¹ p. 58

¹² p. 221

¹³ p. 17

¹⁴ p. 19

¹⁵ p. 84

¹⁶ p.97

de le déposer au lycée, qui « en chemin, (lui) expliqua patiemment ce qu'il fallait faire des deux oiseaux grotesques qui croupissaient dans le coffre. Il le répéta dix ou onze fois, avec force mimiques, en changeant les mots, jusqu'à ce que Mehdi comprît l'ingénieux plan dans ses grandes lignes. »¹⁷. Les dindons servaient d'« offrande » au directeur, en guise de remerciements et peut-être même de recommandations.

Quelle langue Mehdi parle-t-il alors ? La réponse nous arrive dans le texte,

il parlait français à l'école mais aussi à la maison, avec son frère et sa sœur - et ça s'arrêtait là, car il ne jouait jamais dehors, avec les enfants du quartier. Avec son père et sa mère, un *modus vivendi* insolite s'était établi : on lui parlait le plus souvent en

dialectal - il s'agissait de quelques phrases, toujours les mêmes : 'Mange ! Va te laver les mains ! Il est temps de dormir !'... et il répondait dans le français de la Comtesse.¹⁸

La comtesse de Ségur, bien sûr, dont il connaît par cœur des passages entiers, et pas seulement, puisque ce petit génie, ce boursier méritant, est imprégné de la culture académique française à laquelle il voue un amour infini.

La langue de Mehdi serait donc le français académique, celle apprise dans les livres. En témoigne sa vaste connaissance des noms d'arbres « chêne, marronnier, peuplier, platane... tous glanés dans ses lectures » face à un unique mot en arabe qui résume tout : « Chajra » pour dire tous les arbres. Ses connaissances limitées en langue arabe ne semblent pas le déranger autant que celles de ce que M. Dumont appelle « la belle langue d'aujourd'hui »¹⁹ en parlant de l'argot français.

M. Dumont passe en revue un certain nombre de mots que Mehdi ne croise jamais dans ses livres : « mangeaille, bouffe, Boustiffaille, tambouille, pitance.. »²⁰ avant de passer au latin en citant une ode d'Horace : « *Dulce et decorum est pro patira mori* » qui s'enregistre dans le cerveau du petit enfant comme « douché et décor homme »²¹.

L'humour peut ainsi être présent dans la manière d'appréhender les choses d'après les connaissances antérieures, dans son langage initial, du personnage qui les reçoit. Ceci conduit à des mélanges qui prêtent à sourire. La phrase « Une procession de gueux » devient « une récession de mes deux ! », « John wayne » devient « jaune Ouène »²², le « champs d'honneur » devient le « champs donneur » et le « tu m'en diras tant » devient « tu mendieras tant »²³.

Mehdi n'est pas au bout de ses surprises linguistiques, puisqu'au sein même de son dortoir, il est confronté à une langue tout aussi étrangère qui n'est pas du français ni de l'arabe encore moins du berbère. De l'espagnol. Il y a donc, dans ce même espace clos, ceux qui parlent en arabe, ceux qui parlent en français, ceux qui parlent en français avec - toutefois- quelques déformations dues à la contamination de la langue initiale, et ceux qui

¹⁷ p. 52

¹⁸ p. 44, expression latine tirée d'une strophe du poète Horace à comprendre « Il est doux et glorieux de mourir pour sa patrie »

¹⁹ p. 64

²⁰ p. 64

²¹ p. 66

²² p. 141

²³ p. 239

parlent espagnol. Il émane de ce roman un humour qui naît tout naturellement de ce métissage langagier. Conséquence de la concomitance de deux voire de plusieurs cultures. Cette concomitance favorise un parler spécifique, une sorte de mélange des deux langues (l'arabe et le français) qui fait naître une troisième « langue » rudimentaire parlée et appelé : Sabir. En effet, une contamination, par la langue arabe, de la langue française existe chez certains personnages, (Miloud le surveillant ou le chef-cuisinier par exemple), qui, eux, ne maîtrisent pas le français et qui essayent, tant bien que mal, de le parler, afin d'instaurer une forme de communication avec leurs collègues ou supérieures hiérarchiques français. Ceci est visible dans le discours de Miloud qui, pour annoncer l'arrivée de Mehdi par exemple, déclare dans une phrase dénuée de verbe : « Un pitchoun, deux bibis et une falise ! »²⁴ ; à comprendre : « un enfant, deux dindons et une valise ».

Mehdi Khatib se trouve donc au carrefour d'un entre-deux, voire d'un entre-plusieurs, favorisant toutes formes de clichés et de préjugés. C'est que pour Lombard, les gens de Beni Mellal « dorment enroulés de peau de moutons »²⁵, aux yeux de Dumont, « Breton » est une insulte, pour Morel tous les arabes répondent au nom de Fatima, pour Mokhtar chez les « n'sara, l'avenir est tout tracé » et pour Miloud, tous les français c'est des blonds.

Mehdi se trouve au centre de tous ces préjugés puisqu'il est à la fois Marocain pour Mme Berger, orphelin pour Bernnoch, prolétaire pour Régnier, idiot pour Madini, « Kroumir » pour Morel, et pour couronner le tout et échapper à tout cela, il s'identifie lui-même comme « japonais » ! Décidément, « il était tout et n'importe quoi ! »²⁶ pense-t-il.

Malgré un sentiment de mal être, une impression d'être un « intrus, dérangeant de façon ou d'une autre, le bel ordre de l'univers français »²⁷, Mehdi ne s'empêche d'observer un certain nombre de rapprochements faits entre les différentes cultures. Cela commence par la diversité des patronymes²⁸, en passant par l'analogie Cheikha /geisha, pour arriver enfin à un Van Gogh marocain. Des rapprochements balayant du revers de la main toute forme de frontières géographiques ou culturelles possibles et apportant une symbolique positive au mélange : « vous aurez le meilleur des deux mondes, vous qui serez de double culture » déclare Dumont.

Pour sauver ce personnage à la croisée de tous ces présupposés, la voix du romancier intervient alors pour faire de lui un véritable héros. Symbole d'un lieu multiculturel, Mehdi Khatib devient le lien entre tous ces différents mondes. Ce qui le sauve d'une détresse assurée demeure la distribution des rôles qui est inversée. Contrairement à toute attente, il est paradoxalement le détenteur du pouvoir : ce ne sont plus les français qui excellent dans leur lycée mais le petit marocain venu du fin fond de l'atlas, « ce futur grand homme. »²⁹, « avenir de l'humanité »³⁰

²⁴ p. 12

²⁵ p. 23

²⁶ p. 126

²⁷ p. 122

²⁸ Rachid Madini, Lucien Ahmed, Georges Naïmi, Jean Farracci, Paul Katzman..

²⁹ p. 49

³⁰ p. 112

Si le roman de Laroui vise une idée, ce serait surtout celle de l'interculturalité. La notion même d'interculturel entraîne avec elle l'idée d'un métissage. Le métissage est d'autant plus grand qu'un certain nombre des personnages entourant Mehdi Khatib représentent l'apport d'une culture elle-même déjà métissée et donc de langues métissées. Le roman apparaît ainsi comme le lieu dans lequel s'exerce avant tout une pensée de mélange, d'hybridité, de mixtion, par un esprit riche de diverses cultures, récepteur d'une multiplicité de sources de savoir aussi variée qu'abondante.

C'est par le comique et tous ses dérivés que l'auteur a choisi donc de rendre compte de cette complexité dans laquelle baigne son personnage-enfant-héros. Une année chez les français comporte une étourdissante diversité de style sous les deux tonalités, tantôt grave, tantôt gaie, qui ne sont pas tout à fait à égalité. Le registre léger active pour une cause sérieuse. Le rire donne du relief à une vérité complexe plus qu'elle ne nuise au sérieux de sa cause. Il permet d'accepter ce qui est différent. Le différent qui est en nous.

« L'humoriste semble dire : » pour reprendre Freud, « regarde, voilà, le monde te semble si dangereux : un jeu d'enfant ! Le mieux est donc de plaisanter. »³¹ L'humour aide donc à prendre du recul et de la distance face aux vérités difficiles et complexes. Il assouplit les frontières rigides, conventionnelles, entre le vrai et le faux, entre l'intelligence et la bêtise, entre le semblable et le différent.

Ce ballotement entre Même et Autre ne concerne pas seulement le rapport français /marocain (ou maghrébin de manière générale) accusés de se débattre dans les sables névrotiques de préjugés et des stéréotypes fictifs et aliénants, il intéresse tout un chacun. Fouad Laroui n'étant pas un écrivain désenchanté, c'est avec optimisme qu'il traduit la trame psychologique qui fonde les relations altéritaires régissant les années 70, et par ricochet celles, actuelles, régies par la mondialisation. Il fait alors d'un espace précis, le lycée Lyautey qui, lieu de toutes les promesses et de l'ascension sociale, un espace de transgression des frontières aussi.

Lieu de passage, pont vers l'Autre, vers l'ailleurs, la richesse et la modernité, cet espace devient également une liaison saine qui ne peut s'établir que s'il existe un minimum de recul entre les deux extrêmes. Il est l'espace d'un entre-deux raconté de l'intérieur avec un humour décapant et un naturel enfantin désarmant. Un humour qui a pour fonction d'aménager l'entre-deux, d'édifier le pont, le trait d'union qui sépare et paradoxalement relie. Le professeur de français n'a-t-il pas affirmé à ses élèves que «pour survivre, le sens de l'humour c'est nécessaire»³² ?

³¹ FREUD, S. 1927. « L'humour », in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, Folio, 1985.
³² p. 89

Sources bibliographiques

LAROUÏ F. 2010. *Une année chez les Français*. Paris. Julliard.

EMELINA J. 1991. *Le comique, Essai d'interprétation générale*. Paris. CDU- SEDES.

SAREIL J. 1984. *L'écriture comique*. Paris. PUF.

FREUD S. 1927. « L'humour », in *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Paris, Gallimard, Folio, 1985.